
Sandrine Roche

Feutrine

Un silence idéal



éditions
THEATRALES

Feutrine

Un silence idéal

Du même auteur

Aux éditions Théâtrales

DANS LA COLLECTION « RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN »

Neuf petites filles. Push & pull, 2011

Des cow-boys / Mon rouge aux joues. Variations chromatiques sur le Petit Chaperon Rouge, 2015

DANS LA COLLECTION « THÉÂTRALES JEUNESSE »

Ravie, 2014

Love, love, love, in *Divers-cités. 14 pièces pour la pratique artistique en 5'55"*, 2016

Chez d'autres éditeurs

Carne. Pièce à mâcher lentement, Les Effarées, « Les Échappées », 2013

Sandrine Roche

Feutrine

Un silence idéal

Créées en 1981, les Éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Création de la collection : Jean-Pierre Engelbach. Direction et travail éditorial : Pierre Banos et Gaëlle Mandrillon.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Feutrine et *Un silence idéal* sont respectivement les troisième et deuxième volets de la trilogie *Ma langue!* de Sandrine Roche. Nous remontons ici le cours inverse et antéchronologique de la création des textes. Le premier volet *Reducto absurdum de toute expérience humaine* sera publié ultérieurement.

© 2017, éditions Théâtrales,
47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-739-5 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : © Christopher Lowden.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de l'un des textes de ce volume, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD (sacd.fr). L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

Feutrine

À P. K.

« On ne revient jamais, quand on vient de
gagner, sur le lieu où s'est livrée la bataille »

Marie NDiaye, *Les Serpents*, Minuit, 2004

« Non, non, rien n'a changé / Tout, tout a
continué / Non, non, rien n'a changé / Tout,
tout a continué / Hey! Hey! Hey! Hey! »

Les Poppy's

UNE FAMILLE COMME UNE AUTRE

Prologue

... on peut voir ici une œuvre, qui, plus qu'une simple valeur esthétique, porte en elle l'expression d'une sensibilité, d'un amour intense entre deux êtres perdus dans un monde à part, que l'on regarde de l'extérieur, un monde où le rythme, la musique, sont symbolisés avec force. Une sensibilité évidente, notamment par cette main que l'on ne prend pas, mais que l'on effleure, par la position un peu torsadée des corps qui leur assurent l'assise nécessaire à ce basculement en arrière, ou encore par l'enlacement des deux têtes qui achève de marquer l'union des corps dans un même moment de communion et d'émotion intenses... Vous pouvez voir que l'artiste a réalisé plusieurs variations, qui témoignent d'un travail qui ne peut se faire qu'avec des outils très fins, ce qui est long et compliqué, quasiment de l'ordre du tour de force. La version que nous regardons ici est entièrement creusée, on pourrait y placer à l'intérieur une lampe, ou une bougie, pour que la lumière irradie. C'est un travail incroyable ; l'œuvre, d'une grande fragilité, a été évidée à la râpe, et non par percussion, afin de ne pas risquer de casser l'ensemble. Pour aboutir à ce résultat il faut une patience et un temps infinis...

*

Mais elle ne répondit rien.

*

Elle secoua avec rage la masse de cheveux qui débordait de son crâne.

*

Elle frappa le sol de toute la largeur de ses grands pieds.

*

Puis elle prit à pleines mains une motte de terre fraîche et l'enfourna d'un coup dans sa bouche.

*

C'était le jour du déménagement.

Les cartons passaient de main en main pour accéder à l'étage supérieur, et l'on se réjouissait déjà de la vue sereine et dégagée, puisque ce troisième étage, contrairement au second, disposait d'un balcon

qui prolonge délicieusement le séjour

dont on allait pouvoir bénéficier.

On avait fini par tout à fait oublier ce rez-de-chaussée miteux, où persistaient des nappes de brouillard, et où chacun des quatre enfants de cette famille

et son enfant à elle aussi

avaient vu le jour, un rez-de-chaussée dont on s'était littéralement évadé, un peu honteusement, en pleine nuit, comme on s'évade précipitamment d'une prison

et depuis ce jour, la famille avait entrepris sa lente ascension vers les sommets de l'immeuble, ascension ponctuée d'étapes qui coïncidaient toutes avec la réalisation professionnelle ou personnelle

mais dans cette famille, cela ne fait pas beaucoup de différence

d'un de ses membres.

Ils s'occupaient d'aménagement,

l'aménagement du territoire

ils l'appelaient ainsi, cela s'était imposé, au fil des générations, et l'on se plaisait souvent, les soirs après le dîner, à retracer consciencieusement le parcours de cette famille, depuis ses origines jusqu'à aujourd'hui, pour s'expliquer l'évidence avec laquelle on en était arrivé là.

Chacun s'était rendu compte

au fil des générations

que ce territoire dans lequel ils vivaient nécessitait un aménagement sérieux, un aménagement réfléchi selon certains critères,

une certaine vision morale et sociale des choses

ils employaient ces mots, qui permettent à la famille et à la population de circuler plus aisément, selon un schéma et un ordonnancement que l'on jugeait plus appropriés.

*

Son frère cadet venait d'intégrer ce Service de la Municipalité, où son père officiait et avait pu

à force de poignets souples

l'imposer à ses côtés, et l'on avait immédiatement parlé de ce déménagement au troisième, pour célébrer correctement,

une nouvelle vie en construction

ils employaient ces mots, cette voie toute familiale dans laquelle ce fils cadet avait finalement accepté de s'engager.

Cette fois-ci, on déménageait en plein jour, de façon à ce que les voisins puissent apprécier pleinement la poursuite de l'ascension familiale.

C'est avec fièvre que l'on se rendit compte que le sommet n'était plus si loin, que deux étages plus haut résonnaient déjà les trompettes de cette reconnaissance pour laquelle on s'était tant battus,

pour laquelle on se bat avec conviction

ils avaient prononcé ce mot, cette reconnaissance que l'on attendait avec certitude,

une certitude sereine

car ils savaient tous que dès l'instant où le dernier étage serait atteint, ils seraient parvenus.

à une totale satisfaction

Un silence idéal

Pour L. et Z., et leur fabuleux vacarme

« (...) le lendemain matin, lorsque je suis venu pour travailler, un silence idéal régnait dans la gare, et nous avons compris (...) qu'une chose tout à fait incompréhensible s'était passée. »

Claude Lanzmann, *Shoah*

« J'essaierai d'être un animal aussi correct que possible, et si vous me jetez un os avec assez de viande dessus je serai peut-être même capable de vous lécher la main. »

Francis Scott Fitzgerald, *La Fêlure*

trad. Dominique Aury et Suzanne V. Mayoux),

Gallimard, 1963

Les acteurs

Nombre indéfini – plus ou moins 5...

Les rôles

UN ONCLE

UNE MÈRE

UN ENFANT

UN FRÈRE 1

LE HÉROS (UN FRÈRE 2)

UN FRÈRE 3

UN AMI

UNE PERSONNE ÂGÉE (DANS SON FAUTEUIL)

UN INDIVIDU

LA FEMME DONT ON PARLE

Prologue

Je dirais que c'est en rapport avec la profondeur. Comme si la profondeur avait été anéantie de densité, non ? Comme si de l'air seulement flottait entre les parois, maintenant. Comme s'il n'y avait plus rien de dense, de lourd, de mesurable. Où est-elle passée cette épaisseur ? Où est-elle partie ? C'est comme si on avait ôté une force, un endroit de la force. Comme si elle nous avait quittés. C'est ça. La force est partie et le renoncement s'est glissé. Un courant d'air de renoncement. Une sorte de légèreté frivole qui s'est glissée et a tout avalé. Là. À cet endroit. Exactement.

Premier enjeu

Les retrouvailles

Ce serait une scène déjà vue peut-être il y a longtemps. Il est au centre penché sur une table et devant lui un papier déplié légèrement froissé. Aucune annotation apparente, un papier vierge – peut-être. Il a les traits francs un peu obscènes, un peu plus blancs que les autres – peut-être. On dirait que l'on perçoit dans son mouvement de corps le mouvement même de son âme.

Un corps tordu, ondulé, comme aspiré de l'intérieur.

Ils suivent du regard cette aspiration du corps semblent l'apercevoir, effrayés, et les bras dans un allant qui tentent de le retenir – peut-être – de peur qu'il ne tombe. Devant, de dos, obstruant à peine la scène – est-ce moi cette ombre ? – un homme en manteau bras tendus sur toute la largeur de la pièce – est-ce moi cette ombre ? – et la tête dans un mouvement de regret vers l'arrière, comme s'il se voyait vu. Me voyait le voir. L'ombre de mon corps, de mon regard se projetant sur lui, se propageant lentement sur la scène.

Et je devine un enfant, derrière, en retrait, qui semble m'apercevoir aussi. Il me regarde fixement là-dehors mais son regard à lui, cet enfant, je ne le saisis pas. Il me transperce m'attrape me prend sans que je ne puisse saisir, moi, la profondeur de ce regard. Non, je ne la saisis pas. Ce que je crois voir, c'est son visage baigné, comme baigné d'une lumière intense, dont la source est inconnue. On dirait qu'elle émane de lui. Il irradie de cette lumière qui lutte avec mon ombre et mon regard.

Je me déplace. Il semble que je me déplace légèrement. J'essaie cet écart. Dans ce petit espace clos. Et les yeux, ses yeux, leurs yeux à tous me suivent dans une direction qui rompt l'équilibre et nous fait chavirer en un autre point plus sombre, comme transporté vers cette part d'obscurité qui nous enveloppe depuis le dos son dos mon dos et mon regard posé. On dirait...

À gauche, par la fenêtre, on perçoit un épais brouillard et devant, mains croisées sous un châle posé sur les genoux, elle est assise dans le fauteuil. Son pied droit légèrement incliné qui touche comme par miracle cette lumière, ce reflet de lumière qui traverse la scène depuis l'enfant, et se jette sur la table au centre. Là, sur le papier froissé ou rien ne s'écrit, rien ne se lit de noir.

C'est ce reflet de lumière violent – peut-être – et notre teint plus blanc, comme une froideur ivoire... On dirait des morts.

Il ne regarde pas devant lui, je ne regarde pas, je suis derrière, presque un fantôme. Nous sommes à cette table sans autre échappatoire que l'ombre qui gagne peu à peu et dans laquelle chacun voudrait bien plonger. Échapper à cet échange cet intime, cette promiscuité de bienséance d'où ne ressort que notre violence immaculée.

Si blancs,

nous sommes si blancs,

et cet enfant dont on ne peut saisir le regard ni les mains.

Séquence 1

UN FRÈRE 3.- *Dans le cochon.*

UN AMI.- *Quoi ?*

UN FRÈRE 3.- *Le cochon. Dans le cochon, je vous dis.*

UN AMI.- *Comment ? Dans quel cochon ?*

UN FRÈRE 3.- *Nous sommes dans le cochon. Comme je vous le dis. C'est une histoire familiale. Une histoire de générations.*

UN AMI.- *Ah ! d'accord... Mais je n'avais jamais entendu parler de cochons, avant.*

UN FRÈRE 3.- *Avant quoi ?*

UN AMI.- *Avant vous. Pourtant je suis là depuis longtemps...*

UN FRÈRE 3.- *Oui, mais oui. Bien sûr, vous pensez. Le cochon était là bien avant moi. Bien avant nous. Et puis on l'a perdu. Mais quand on se penche – penchez-vous, allez-y penchez-vous – quand on regarde de plus près, on le sent bien dans la terre. Vous sentez ? Vous le sentez ? On le sent de partout. C'est son territoire, au cochon, ça se sent.*

UN AMI.- *Je n'avais pas fait attention.*

UN FRÈRE 3.- *Personne ne fait plus attention à rien. Mais nous, on a vu...*

UN AMI.- *Vous ?*

UN FRÈRE 3.- *Moi et cet individu que j'ai emmené avec moi, et qui a vu tout de suite de quoi il s'agissait. Parce qu'on le sent de loin, nous, le cochon.*

UN AMI.- *Mais...*

UN FRÈRE 3.- *Oui ?*

UN AMI.- *Enfin, c'est-à-dire que...*

UN FRÈRE 3.- *Oui ?*

UN AMI.- *C'est surtout que les gens, ici, ne voient pas ça d'un bon œil...*

UN FRÈRE 3.- *Quel bon œil ? Pas besoin d'avoir le bon œil pour comprendre que c'est une terre à cochons.*

UN AMI.- *Bien sûr, mais il ne s'agit pas de... Enfin, ils parlent... Vous savez, de ces containers, là, que vous...*

UN FRÈRE 3.- *Oui, eh bien parlons-en ! Ces containers, je les fournis, moi, et je garantis la paix du voisinage.*

UN AMI.- *Parce que nous n'avons pas l'habitude de cette agitation, vous comprenez. Ici tout reste relativement familial. Nous n'avons pas l'habitude de cacher cela, la production...*

UN FRÈRE 3.- *Eh bien, moi je suis dans ma famille, avec des containers, quelle différence ? Qu'est-ce que je cache ? Je me cache ? Mais je me cache où ? Dans mes containers ? Allons ! Il faut bien réagir, protéger les siens. Les gens verront ça d'un bon œil, oui, c'est certain. Comment peut-on voir ça autrement ? Cette agitation-là n'a rien d'agité, vous verrez. Moi je garantis le tout sans bruits et sans odeurs. Toujours. Je sais me débrouiller.*

UN AMI.- *Mais c'est en rapport avec votre frère.*

UN FRÈRE 3.- *Comment ?*

UN AMI.- *Si je suis là, c'est en rapport avec votre frère.*

UN FRÈRE 3.- *Ah ? Oui ? Lequel ?*

UN AMI.- *L'aîné, lui, le fermier. Vous comprenez, il ne faudrait pas...*

UN FRÈRE 3.- *Mais bien sûr, on ne va pas ! C'est mon frère tout de même !*

UN AMI.- *C'est-à-dire, on s'inquiète. Il...*

UN FRÈRE 3.- *Mais les choses ont changé. Je suis revenu ! Vous comprenez ? Je suis revenu !*

UN AMI.- *Bien sûr, mais ce n'est pas ça.*

UN FRÈRE 3.- *Non ?*

UN AMI.- *Non, c'est pour cette autre histoire, là, il y a longtemps...*

UN FRÈRE 3.- *Ah ? oui, c'est flou...*

UN AMI.- *Si, souvenez-vous, nous partagions du temps, autrefois. Nous avions l'habitude, parfois, de sortir ensemble. Vous vous souvenez ?*

UN FRÈRE 3.- *Oui, vaguement... J'ai vu tellement de choses depuis. J'ai un peu oublié ces moments-là.*

Table des matières

<i>Feutrine</i>	5
<i>Un silence idéal</i>	81

Sandrine Roche

Feutrine
Un silence idéal

Les deux textes de Sandrine Roche réunis dans ce recueil ont pour thématique commune la famille, prétexte à explorer la création artistique confrontée au pouvoir et la fabrique des histoires.

Dans *Feutrine*, des notables gravissent peu à peu les échelons de la gouvernance municipale. Cette ascension se matérialise par la construction de nouveaux étages de l'immeuble familial. Du haut de cette petite tour, ils toisent les habitants et tentent de leur imposer un bien commun, normé, à leur image. Une des filles de cette famille, différente des autres, au tempérament artistique et frondeur, s'émancipe du carcan politico-familial en creusant des galeries sous le bel édifice. Un conte concret et métaphysique.

Un silence idéal convoque la fiction ou du moins comment on la crée, comment on la façonne, comment on la manipule. Des individus (scénaristes, joueurs, acteurs ?) tentent de reconstituer l'histoire d'une famille d'éleveurs de cochons au sein de laquelle survient un accident mortel ou un meurtre, qui sait. Mais ce qui était au départ un jeu dérape : fiction et réalité, théâtre et littérature s'entrelacent, les frontières s'effacent, ellipses et silences remplissent cet univers captivant et laissent le lecteur face à une fascinante œuvre littéraire.

La langue théâtrale de Sandrine Roche est foisonnante, ample et généreuse. Elle se mâche, se goûte, se déguste sur un plateau comme dans un fauteuil.



ISBN : 978-2-84260-739-5 | 18 €



www.editionstheatrales.fr